Enquête

Archives de la revue Enquête

1 | 1995

Les terrains de l'enquête

Lire en prison

Une enquête en chantier

Reading in prison. An inquiry in progress

Jean-Louis Fabiani

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/287>

DOI : 10.4000/enquete.287

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1995

Pagination : 199-220

Référence électronique

Jean-Louis Fabiani, « Lire en prison », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/287> ; DOI : 10.4000/enquete.287

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Lire en prison

Une enquête en chantier

Reading in prison. An inquiry in progress

Jean-Louis Fabiani

- 1 Détachées d'une recherche en cours sur les pratiques de lecture en milieu carcéral¹, les remarques qui suivent ont pour but de contribuer à la discussion sur les objectifs, les méthodes et les résultats qui caractérisent aujourd'hui la sociologie du lire, un domaine de recherche qui s'est développé rapidement au cours des dernières années, en relation forte avec les interrogations suscitées par l'administration culturelle concernant les effets des diverses politiques d'élargissement des publics². Dans une première période, des années soixante au milieu des années quatre-vingts, l'intérêt s'est principalement porté sur les populations les plus éloignées de l'univers de l'écrit (classes populaires, groupes sociaux marginalisés). On a cherché à mettre en évidence les obstacles qui entravaient l'accès au livre et on s'est interrogé sur les moyens de convertir ces populations aux bienfaits de l'écrit. Plus récemment, les sociologues ont été convoqués pour étayer de constats empiriques les discours sur la baisse d'attractivité de la lecture au sein de groupes autrefois censés être fort consommateurs (notamment le milieu étudiant). Le discours selon lequel « les Français lisent moins » est devenu dominant au début des années quatre-vingt-dix et il alimente toutes les alarmes sur le déclin culturel du pays. Fondées pour l'essentiel sur des déclarations de pratiques, les enquêtes sur la lecture, dont le modèle reste celle que le ministère de la Culture consacre aux pratiques culturelles des Français, sont évidemment affectées par les limitations inhérentes aux modes de collecte de l'information. Ce qui est pris dans les filets à grosses mailles des statistiques de pratiques culturelles, ce sont, au moins théoriquement, des quantités de biens consommés : la répétition à travers le temps de protocoles d'enquête similaires doit permettre de saisir l'évolution des niveaux et des styles de consommation.
- 2 En règle générale, les comptes rendus d'enquête sont construits autour d'un double constat : celui de la stratification sociale des usages de l'imprimé et celui de la transformation tendancielle des pratiques au cours du temps. Un tel projet suppose que les procédures de collecte et de traitement de l'information homogénéisent et standardisent les populations de lecteurs aussi bien que les pratiques de lecture. La

condition de possibilité de l'interprétation des informations concernant des fréquences ou des intensités de lecture réside dans l'acceptation comme allant de soi du fait que « lire un livre » ait une signification constante et univoque, qui permette de traiter indifféremment toutes les réponses à la question intransitive « lisez-vous ? ». Pour ce type d'enquête, tous les actes de lecture sont considérés comme équivalents (qu'on lise à haute voix, en diagonale, en prenant des notes, en sautant le milieu, dans le métro, au lit, pour préparer un exposé, pour plaire à un supérieur, pour réparer son véhicule, etc.) et tous les livres sont équivalents (quels que soient leur taille, leur prix, leurs caractéristiques matérielles, le chemin qu'ils ont fait pour arriver sous les yeux du lecteur). La comparaison des déclarations faites au fil des années permet aux observateurs d'arriver à la conclusion paradoxale selon laquelle, bien que le pourcentage de Français non exposés au livre continue de chuter et que le nombre d'inscrits dans les bibliothèques ne cesse d'augmenter, le nombre moyen de livres lus fléchisse, la lecture soit en recul au sein du groupe des quinze/vingt-quatre ans et le lectorat se féminise.

- 3 On laissera de côté les conclusions « philosophiques » ou « hypothétiques » auxquelles parviennent les auteurs du rapport sur les pratiques culturelles des Français pour évoquer « la place moins centrale, moins prépondérante, de l'écrit dans notre culture³ ». Il est remarquable que seulement 1 % des personnes interrogées ne répondent pas aux questions concernant le nombre de livres lus au cours des douze mois précédents, ce qui indique à quel point ce type d'interrogation, de nature à susciter des réponses très évasives lorsqu'on la soumet à des amis dans un cadre privé, est suffisamment reconnu pour faire l'objet d'une évaluation presque toujours précise lorsqu'elle est intégrée dans un questionnaire à caractère officiel. Le contraste que l'enquêteur (par définition fort lecteur) ne peut manquer de constater entre la difficulté qu'il a pour se remémorer ses lectures de l'année et l'aisance avec laquelle il traite des souvenirs que déclarent les enquêtes fait pourtant rarement l'objet de l'analyse. Les enquêtes sont fondées sur des déclarations exigeant un effort de mémoire et de reconstruction après coup d'un ensemble de pratiques culturelles : elles supposent à leur principe la mémorabilité de ces pratiques. Pour les besoins de l'analyse, les chercheurs prennent souvent comme allant de soi le fait que cet effort de reconstruction n'a pas de coût particulier, qu'il est également accessible à toutes les catégories sociales et à toutes les catégories de lecteurs et que la définition sociale du livre est homogène. Or il suffit de demander, en dehors de tout contexte d'enquête, « combien avez-vous lu de livres depuis un an », pour se rendre compte que l'appel aux ressources de la mémoire aussi bien que la question de savoir ce qu'on entend par livre introduisent de l'hétérogénéité dans les réponses.

La standardisation du questionnaire

- 4 La sociologie de la lecture repose en grande partie sur la production de données à partir de déclarations subjectives qui sont inévitablement affectées par : 1. la capacité différentielle de mobiliser les ressources de la mémoire, elle-même fondée sur des expériences sociales très diverses de ce qu'est un événement mémorable ; 2. la variation objective de la définition du livre (qu'on songe un instant au fait que le terme « bouquin » peut recouvrir les magazines, distingués à l'aide de ce vocable des quotidiens – c'est très régulièrement le cas en prison –, ou au fait qu'on n'inclura pas systématiquement dans la catégorie des livres lus des ouvrages utilitaires) ; 3. les diverses attitudes de bluff qui prennent acte de la légitimité de l'écrit pour proposer des estimations arrangées d'une

pratique consacrée (ces attitudes pouvant prendre des formes très variables dans l'espace social et dans l'histoire, et étant peut-être surestimées par les chercheurs, dont le métier consiste pour une bonne part à évoquer des textes qu'ils n'ont pas vraiment lus).

- 5 Bien que les chercheurs aient souvent évoqué ces difficultés, ils en ont rarement tiré des conséquences quant à la mise au point de leurs protocoles d'enquête. Seul un travail récent a le mérite d'aborder de front ces questions. Anne-Marie Chartier⁴ et ses collègues se posent en effet une question de méthode fondamentale : comment traiter cette variable ambiguë que constitue une « pratique de lecture déclarée » ? Personne, rappellent ces auteurs, sauf compulsion particulière, n'a de vraie raison de quantifier ses lectures, ni en unités d'objets, ni en temps, ni en typologie des supports. « Les réponses des personnes interrogées sont donc à la fois révélatrices et ambiguës, puisqu'elles exigent que chacun reconstruise des informations sur ce qu'il a fait. Les difficultés liées à la verbalisation et à la catégorisation de pratiques pour un tiers extérieur, dans une situation hors contexte, produisent des phénomènes de surestimation, d'oubli ou de filtrage bien connus de tous les chercheurs en sciences sociales travaillant par interviews et questionnaires. Ce qui est d'emblée communicable à l'enquêteur doit ne pas mettre en cause trop brutalement des convenances, des interdits sociaux ou symboliques⁵. » Le protocole d'enquête mis en place par ces chercheurs, basé sur l'observation suivie des lectures étudiantes, conduit à réévaluer l'intensité de la pratique, et à multiplier par deux le nombre de livres lus par mois. Ce constat permet, entre autres effets, de mettre en question le discours alarmiste sur la lecture. Si le milieu étudiant constitue un univers particulier, il n'en reste pas moins que les questions adressées aux procédures ordinaires mises en œuvre par les sociologues de la lecture ont une validité qui dépasse de beaucoup le contexte de l'observation.
- 6 On peut se demander notamment si les variations constatées dans les intensités de pratique ne peuvent pas être rapportées dans une large mesure à une baisse tendancielle de la surévaluation du nombre d'ouvrages lus, soit que celle-ci soit liée à la diminution des formes de bluff culturel (ce qui renvoie évidemment à une modification possible du statut de l'écrit, mais peut-être aussi simplement à la banalisation de ces enquêtes), soit qu'elle s'articule à des perceptions différenciées de ce qu'on entend par lecture (doit-on inclure dans les comptages la lecture du code de la route ou de recettes de cuisine ? l'enquête fait-il implicitement le départ entre lecture de loisir et lecture instrumentale ? quelle définition implicite de l'acte de lecture oriente-t-elle les réponses qu'il donne au questionnaire ?).
- 7 Les enquêtes standardisées sur la lecture, qui se sont régulièrement constituées au prix de l'oubli de la diversité du lire, ne peuvent pas permettre de répondre à ces questions, au point que certains en viennent à opposer les limites des approches quantitatives aux richesses de l'investigation anthropologique, seule censée pouvoir rendre compte de l'expérience du lecteur ou de sa « carrière » au sens que la sociologie interactionniste a donné à ce mot, quitte à jeter par-dessus bord les constats les mieux établis de la sociologie des consommations culturelles⁶. Pour mettre fin à ce qui apparaît comme un face à face entre les données de la consommation culturelle (de ce que Roger Chartier appelle « les présences du livre ») et l'analyse des modes d'appropriation de l'écrit (ce qu'il nomme les « façons du lire », sur lesquelles il fait porter le vrai programme de recherche⁷), il convient, comme le fait remarquer François de Singly, de « compliquer un peu le jeu⁸ » que permettent les constats usuels qui touchent aux quantités de biens consommés, en tant qu'ils s'appuient principalement sur la simple mise en relation de la

pratique avec des caractéristiques socio-démographiques. Les travaux récents de ce sociologue, qui font apparaître entre autres constats l'indépendance relative entre l'investissement dans les lectures et la compétence en français, contribuent d'ailleurs à rendre moins aisé le discours habituel sur la lecture comme pratique de classe⁹.

Des programmes de recherche

- 8 Le travail en cours sur le monde carcéral a pour objectif de réévaluer de façon critique les outils que nous manipulons ordinairement pour rendre compte des pratiques de lecture. Il s'agit aussi de réfléchir à la question de savoir comment le sociologue traite le lecteur. Les recherches de François de Singly déjà évoquées, s'efforçant de repérer les clivages internes à l'intérieur d'un groupe social concernant le goût de lire, ont permis de rompre avec la représentation sociographique dominante qui postule l'homogénéité des comportements à l'intérieur d'un groupe social donné. Dans son travail sur les milieux populaires, Bernard Lahire a bien montré que la recherche devait s'attacher d'abord aux modalités de l'appropriation des textes¹⁰. Jean-Claude Passeron remarque fort justement que « de la lecture le sociologue sait d'abord – parce qu'il observe tous les lecteurs, « petits » ou « grands », sporadiques ou réguliers – qu'elle est, par ses fonctions sociales, la plus diversifiée des pratiques culturelles. Il doit surtout faire constater, en se référant à l'enquête et à l'histoire de l'écrit, qu'elle n'est pas une pratique culturelle comme les autres¹¹. » L'auteur entend par là faire prendre en compte le polymorphisme fondamental de la pratique (ce qui la différencie d'autres formes de consommation culturelle inscrites préférentiellement dans une forme socialement stabilisée, des institutions clairement désignées dans la cité : théâtres, musées, etc.) : lire renvoie à la jouissance esthétique aussi bien qu'à la nécessité administrative. Deux autres remarques importantes peuvent être dérivées de la recommandation que fait l'auteur du *Raisonnement sociologique* :
- 9 1. Le sociologue (de la même façon que l'historien) observe tous les lecteurs, à la différence des autres disciplines, comme la théorie littéraire, la psychanalyse ou la psycholinguistique, qui peuvent se contenter d'un type, d'un lecteur idéal ou plus aisément de l'auteur lui-même, plus ou moins habilement « phénoménologisé ». Il n'y a pas d'« architecteur¹² » en sociologie, il n'y a que des lecteurs empiriques dans leur diversité.
- 10 2. La sociologie voit ses constats confortés par l'histoire de l'écrit. C'est incontestablement en se référant aux avancées de l'histoire culturelle que la sociologie peut renouveler ses propres approches. Dans un texte resté fameux, Michel de Certeau avait défini les contours d'un vaste programme pour la sociologie de la lecture¹³, lequel ne sera d'ailleurs jamais réalisé. Constatant les limites étroites des travaux sociologiques qui se contentent de calculer des corrélations entre objets lus, appartenances sociales et lieux de fréquentation plutôt qu'elles n'analysent l'opération même du lire, ses modalités et sa typologie, l'auteur de *la Fable mystique* s'efforçait de montrer que, si la créativité de l'activité liseuse est oblitérée dans l'histoire de la culture, c'est parce que la relation entre l'écriture et la lecture exprime en fait un rapport de forces. « L'utilisation du livre par les privilégiés l'établit en secret dont ils sont les véritables interprètes¹⁴ ». Le point le plus intéressant de la proposition de Michel de Certeau porte sur le déplacement du lieu de la domination : il n'est plus dans l'expropriation effective de la créativité des dominés (qui constitue par ailleurs un thème culturel dominant) mais dans l'impossibilité pour les dominés de se représenter leur pratique comme active. C'est le processus de

hiérarchisation sociale qui rend méconnaissable la pratique liseuse. Une nouvelle représentation de la lecture peut alors s'esquisser : elle est centrée sur le jeu permanent des avancées et des retraits, des tactiques de sollicitation des textes. La lecture est « joueuse, protestataire, fugeuse ». La lecture pourrait être ainsi localisée à la conjonction de rapports de classe et d'opérations poétiques qui supposent la construction du texte par son pratiquant. Un jeu s'institue entre l'orthodoxie et les diverses ruses qui s'insinuent dans ses interstices. Peut alors s'esquisser une définition de la lecture qui n'est pas fondée sur des constats d'enquête mais sur une sorte de poétique de l'ubiquité : lire, c'est être ailleurs, c'est se déterritorialiser, oscillant sans cesse entre un non-lieu et entre ce qu'il invente et ce qui l'altère. Michel de Certeau se réfère ici à une expérience commune, à travers l'évocation de témoignages non quantifiables ni citables, dont on sait seulement qu'ils ne sont pas uniquement prélevés sur la tradition lettrée. L'argument d'autorité qui fonde cette théorie de la lecture, en dehors de tout dispositif d'enquête, est difficilement recevable tel quel. Que les lecteurs soient des voyageurs sur les terres d'autrui, on l'admet volontiers. Mais ce qui est beaucoup plus difficile à accepter, c'est que le « braconnage » devienne la forme universelle de l'acte de lecture. Alors même qu'il récuse le modèle dominant de la lecture cultivée, l'auteur de la *Culture au pluriel* instaure un contre-modèle dont les usages peuvent être à terme tout aussi réducteurs. Même s'il reste pour une bonne part une notion vide, le « polymorphisme » proposé par Jean-Claude Passeron permet de sauvegarder la diversité des façons du lire sans substituer un contre-modèle au modèle légitimiste dominant.

- 11 L'étonnante fortune de ce texte devrait faire l'objet d'une étude sociologique. Il a été le signe de ralliement de toute une génération de chercheurs qui éprouvaient une sorte de lassitude à l'égard des théories dominantes de la domination, et qui voulaient sauver les compétences de l'acteur social sans jeter à la rivière toute problématique de la stratification, d'où la prolifération des thématiques de la ruse, de la force des faibles, du détournement et du braconnage. On en trouvera un écho assourdi dans l'hommage que lui rend Roger Chartier dans un texte récent. Dans « Communautés de lecteurs¹⁵ », il s'appuie sur la distinction entre l'ordre immuable de l'écrit et l'éphémère nomadisation de la lecture pour inscrire l'histoire et la sociologie de la lecture dans une logique de défi : comment parler de ce qui ne laisse pas de traces, et surtout comment fixer, objectiver, ce qui est par définition fugeur, joueur et protestataire ? R. Chartier dépasse l'hommage de circonstance à un texte « magnifique » pour préciser les conditions de possibilité d'une science de la lecture. La nouvelle histoire de la lecture, prenant au sérieux l'affirmation selon laquelle un texte n'existe que parce qu'il est approprié par des lecteurs, va rapprocher trois objets traditionnellement disjoints :
  - l'analyse des textes (structures, motifs, visées) ;
  - l'histoire des livres (comme objets et formes) ;
  - l'étude des pratiques qui se saisissent de ces objets.
- 12 La difficulté qui touche au troisième point du programme tient au fait que la lecture est une pratique qui s'éparpille, comme le remarque R. Chartier, « en une infinité d'actes singuliers ». Le fait qu'on parle de mots à l'aide d'autres mots, de textes à l'aide d'autres textes ne constitue sous ce rapport qu'une fausse facilité. Tout se passe comme si les difficultés qu'il y avait à construire un protocole d'enquête permettant de saisir ce que J.-C. Passeron nomme le « polymorphisme » de la lecture condamnait à réitérer les mêmes questions, limitées à des versions plus ou moins raffinées du comptage des lecteurs.

- 13 Est-ce à dire qu'il faille abandonner le projet de quantifier l'observation de la pratique au profit d'approches « qualitatives » basées uniquement sur la transcription de fastidieux récits de vie ? Le choix d'entretiens semi-directifs, imposé par les circonstances de l'observation en milieu carcéral, ne constitue en aucune manière une prise de position méthodologique. Il n'a pas été possible en effet de passer un questionnaire dans l'enceinte des établissements. Nous avons essayé d'ailleurs, dans la mesure du possible, de reconstituer à partir des informations recueillies dans l'entretien des éléments objectifs d'évaluation de l'intensité de la pratique et de construction de typologies. Mais la technique de l'entretien, n'en déplaie aux zélateurs naïfs de la richesse infinie du qualitatif, suscite également de redoutables problèmes. Outre les difficultés qui se retrouvent au même titre que dans l'enquête par questionnaire (travail sélectif de la mémoire, qui révèle ici au plus haut degré la prégnance des « cadres sociaux » qui l'organisent, stratégies de présentation de soi en fonction de la légitimité différentielle attachée aux formes de l'écrit), le danger est de noyer l'objet « lecture » dans le flot indifférencié du récit de vie et de consigner à grands frais des informations qui enfoncez allègrement des portes ouvertes ou confortent les stéréotypes sociaux : c'est le plus souvent à l'aide d'images convenues, dont on ne peut jamais savoir jusqu'où elles engagent véritablement le lecteur, que celui-ci évoque sa pratique (la lecture permet d'oublier la prison, de passer le temps, etc.).
- 14 Le risque est grand, lorsqu'on parle de la lecture en général, de susciter la profération d'abstractions de circonstance ou de topos qui donnent le change en mobilisant les catégories implicites de la définition légitime du lire, ou de ce qui en est plus ou moins confusément perçu, à partir de la mobilisation de souvenirs scolaires ou d'autres formes de discours sur les mérites de la lecture. Nous avons joué de la non-directivité pour essayer de décrire au plus près ce que R. Chartier désigne comme tâche pour un savoir renouvelé sur la lecture, associant la description serrée des pratiques à la prise en compte de la matérialité des supports. Il est vrai qu'en dépit de toutes les précautions méthodologiques, la situation d'entretien ne permet pas d'éviter tous les effets de légitimité : le décalage entre le langage du chercheur (même s'il est volontairement réduit au minimum et se cantonne à des relances neutres), son hexis corporelle d'un côté, et celle du détenu qui dialogue de l'autre, produit indiscutablement des effets. La variété des caractéristiques sociales et culturelles des détenus qui nous répondaient, de même que les formes très diverses qu'avait pu prendre leur carrière de lecteur, suffisent à dire les limites de tout questionnement standardisé des pratiques de lecture, puisque celles-ci étaient loin de se dire dans les mêmes termes, pour peu qu'on aille au-delà des généralités. L'écart entre l'enquêteur et l'enquêté ne peut être fictivement comblé : il peut même sous certaines conditions de contrôle être sociologiquement productif. Il est clair qu'aucune stratégie de condescendance ne peut annuler cet écart : autant autoanalyser ce décalage et l'utiliser comme ressource sociologique.
- 15 La co-intervention de trois chercheurs au style différent permettait aussi de multiplier les points de vue sur ce décalage. Il est évident que la neutralité construite de l'enquêteur est systématiquement mise à mal par la demande affective du détenu, qui exige le plus souvent du chercheur, inévitablement placé, pour peu qu'une confiance minimale s'instaure, dans la position de l'intercesseur par rapport au monde extérieur, des réponses nourries et l'affirmation de son propre point de vue. Nous avons constaté à maintes reprises que les détenus attendaient de nous que nous leur parlions aussi de nos lectures, voire même que nous leur prodiguions des conseils.

Lire en prison : une recherche sous contraintes

- 16 Depuis quelques années, la question de la lecture en milieu carcéral bénéficie de l'attention soutenue des pouvoirs publics. Divers dispositifs destinés à développer la lecture en prison ont été mis en place, particulièrement depuis la signature de la convention entre le ministère de la Justice et le ministère de la Culture en 1986. On peut voir dans cet intérêt pour le livre l'effet de la montée de préoccupations « humanitaires » dans la définition même des buts de la prison : à ce titre, les mesures destinées à améliorer l'offre de lecture, qu'il s'agisse du dégagement de ressources nouvelles (en termes d'espaces assignés à cette activité, d'acquisitions d'ouvrages ou d'intervention de personnalités extérieures) ou de l'effort pour convaincre les personnels de l'administration pénitentiaire du bien-fondé d'une politique de développement culturel, s'inscrivent dans une problématique de « l'humanisation » des prisons, laquelle implique que des activités, très proches de ce qui a cours à l'extérieur par leur contenu et par le cadre social dans lequel elles s'exercent, puissent s'exprimer à l'intérieur des établissements pénitentiaires. Il va de soi que la politique de la lecture en prison s'inscrit comme un cas particulier dans le mouvement continu de développement des activités accessibles aux détenus (professionnelles, éducatives, sportives ou ludiques). Depuis quelques années, cette volonté d'ouvrir la prison à des activités nouvelles et à des intervenants extérieurs – dont le nombre à l'intérieur d'un établissement peut atteindre plusieurs centaines – a profondément modifié l'organisation disciplinaire de la prison : à l'interdiction de communication entre les détenus s'est substituée, dans certaines limites, la généralisation du droit à la parole. Parallèlement, l'accroissement de ces pratiques entraîne à la fois une forte augmentation des mouvements de détenus à l'intérieur des établissements et de nouvelles relations entre surveillants et détenus. À ce titre, même si elle n'occupe qu'une place limitée dans la vie quotidienne des prisons, la lecture est un des éléments à partir desquels est reconstruite une définition de la peine qui intègre des dimensions autrefois marginales ou refoulées.
- 17 Les travaux récents de sociologues¹⁶ ont particulièrement insisté sur les conséquences de l'ouverture de la prison sur le monde extérieur, dans un contexte qui voit par ailleurs augmenter la population des détenus aussi bien que la durée moyenne des peines. Ces chercheurs ont bien montré que la tension inévitable entre l'humanisation des conditions carcérales et la surpopulation avait des effets sur l'activité des surveillants et sur la manière dont ils pouvaient apprécier le développement des activités culturelles dans les prisons. L'univers carcéral voit aujourd'hui coexister deux logiques presque toujours conflictuelles : la première est celle de la discussion et de la persuasion (elle ouvre un espace de négociation, la possibilité de choix entre des activités : à ce titre la lecture est une activité « libre » offerte à des formes d'arbitrage); la seconde est purement disciplinaire et elle exprime le rapport de force qui est constitutif de l'organisation carcérale. Celle-ci vient miner la précédente, et installe dans une sorte de malentendu toutes les activités dont on fait « comme si » elles étaient des activités normales.
- 18 Tout sociologue qui intervient en prison ne le fait que parce qu'il bénéficie de l'ouverture relative du système et de sa capacité nouvelle à tolérer le regard extérieur et l'objectivation. Par leur idéologie professionnelle, les sociologues sont en général du côté du pôle humanitaire, pour parler comme Philippe Combessie, et ils ont à l'esprit, quand ils entrent dans cet univers particulier, deux conceptualisations fameuses : l'institution

totalitaire selon Erving Goffman, et l'analyse des dispositifs disciplinaires popularisée par Michel Foucault, et explicitement utilisée par les mouvements qui, à l'intérieur comme à l'extérieur des prisons, ont revendiqué un changement des conditions de la vie carcérale. Comme le remarquent pertinemment Georges Benguigui et ses collègues, « la prison ne ressemble plus beaucoup à l'univers totalitaire que décrivaient les pionniers de la sociologie¹⁷ ». Il est vrai que les sociologues ont à tenir compte à la fois des limites des représentations savantes de l'univers carcéral telles qu'elles se sont constituées dans la mémoire collective de leur corps professionnel et des risques que fait courir à l'interprétation des situations leur appartenance à un univers intellectuel qui les conduit presque inévitablement à une défiance radicale à l'égard du système carcéral. À ce titre, le travail sociologique en prison suppose un travail permanent d'auto-analyse et de vigilance, rendu d'autant plus difficile que toutes les interactions observables semblent être assignables à un système d'action directement lisible. Tout individu qui fait pour la première fois l'expérience de la prison en tant qu'observateur ressent au cours des premiers jours une sorte de propension à interpréter tous les gestes, toutes les paroles et tous les silences qu'il recense en fonction d'une grille unique. Ce que nous appellerions volontiers « surinterprétabilité » du milieu carcéral, produit du grossissement de chaque micro-élément d'interaction dans un espace clos et traversé de fortes tensions mais aussi de la valorisation sociologique de l'infiniment petit telle que nous la pratiquons couramment en bons lecteurs de Goffman.

- 19 Il ne faut pas négliger le fait que la lecture en milieu carcéral fait l'objet de nombreuses actions publicitaires tant de la part de l'administration pénitentiaire que du ministère de la Culture : on considère les détenus comme tout à fait exemplaires de ces « publics » spécialisés qui sont autant de terres de mission pour l'action culturelle. C'est même une des activités qui font l'objet de la plus grande médiatisation, comme en témoignent de nombreuses émissions de radio et de télévision, et les actions spécifiques de communication suscitées par les ministères concernés, notamment lors des opérations comme la Fureur de lire ou le Temps des livres. C'est que la lecture constitue quelque chose comme le signe le plus tangible de l'amélioration des conditions de vie en prison, dans la mesure où la représentation habituelle du livre inclut la dimension du plaisir, du temps « libre » en même temps que celle de l'apprentissage et de la formation. Le livre enveloppe donc à la fois une promesse de réappropriation de soi et un gage de réinsertion. En outre, le développement de la lecture est une des manières les plus tangibles de manifester la volonté « d'intégrer la prison dans la cité ». Cette charge symbolique du livre pour les responsables de l'administration pénitentiaire rend la question de sa circulation à l'intérieur des prisons particulièrement sensible, dans la mesure où il ne peut manquer d'apparaître, qu'on le veuille ou non, comme un indicateur de l'effectivité des mesures d'humanisation des établissements.
- 20 Ce constat permet d'expliquer la réticence initiale de bon nombre de nos interlocuteurs membres de l'institution à l'égard d'une étude qui avait été pourtant commanditée par le ministère de la Justice mais que nous entendions mener dans des conditions de nature à garantir un niveau acceptable d'objectivité sociologique. Si nous avons souvent entendu la phrase : « Vous avez mal choisi votre endroit, car ici on ne lit pas beaucoup », c'est sans doute parce que nos interlocuteurs, quelle que fût leur position dans la hiérarchie de l'établissement, mesuraient implicitement l'écart entre les situations modèles dans lesquelles la lecture joue effectivement le rôle qu'on lui assigne, au moins pour une certaine catégorie de détenus, et l'ordinaire de la vie carcérale. Il nous fallait éviter deux

écueils : le premier consistait à ne retenir que les opérations les plus significatives (bibliothèques agréables et fonctionnant correctement, interventions d'écrivains, ateliers de lecture et d'écriture, cas remarquables de conversions de non-lecteurs à la lecture, etc.) pour dresser une sorte de palmarès édifiant des résultats de la convention Culture-Justice. Le second, à l'inverse, revenait à peindre un tableau apocalyptique de la situation en se fondant sur l'existence d'une forte population de non-lecteurs, ceci constituant le lot commun de tous les établissements visités et indiquant clairement les limites objectives du volontarisme qui est le moteur de toute entreprise d'action culturelle. Nous avons voulu délibérément nous tenir à distance du discours et de l'idéologie du développement culturel, qui ne dévoilent jamais mieux leurs limites que dans la situation extrême que présente l'univers carcéral. Mais nous avons aussi souhaité éviter le pathos qui semble avoir envahi une bonne partie de la production sociologique, convaincus en effet que cette froideur construite pour les besoins de l'analyse était une condition nécessaire de l'observabilité des situations. Le journal de la recherche ferait évidemment état de multiples situations au cours desquelles nous avons été confrontés à l'insoutenable de la souffrance, où nous avons été pris à témoin de la dureté ou de l'injustice d'un destin. Ceci faisait dans une certaine mesure partie du contrat : le travail en milieu carcéral ne constitue jamais une partie de plaisir. Dans le cas de la lecture, ceci est d'autant plus vrai que l'activité est, par les mouvements de détenus qu'elle entraîne et par les configurations spatiales qu'elle suscite (existence de rayonnages, d'espaces de sociabilité dont l'usage détourné conduit presque inévitablement à ménager des recoins relativement intimes ou conviviaux), génératrice des tensions que fait naître le nouvel état du système disciplinaire.

- 21 Il va sans dire que cette recherche a été faite sous de multiples contraintes. Ce n'est pas que nous croyions par là que toute étude sociologique menée dans le monde « libre » n'implique pas de sujétions particulières ni de coûts d'accès spécifiques. Nous ne voudrions pas faire croire que notre travail a impliqué une sorte de tour de force physique ou méthodologique : souvent sollicités de décrire le cours de notre investigation par des collègues ou des amis, nous avons été surpris de l'intérêt, quelquefois suspect, que suscitait notre entreprise. Le désir de savoir ce qui se passait dans un monde que peu d'intellectuels ont des chances de connaître de l'intérieur, l'existence d'une imagerie profuse, littéraire et surtout cinématographique, ainsi que le maintien d'une sensibilité critique, héritée de la contre-culture de la fin des années soixante, à l'égard de l'institution pénitentiaire concourent à valoriser, peut-être indûment, l'enquête en milieu carcéral. Au contraire, notre objectif a été, autant que faire se pouvait, de rapatrier notre recherche dans la catégorie des objets ordinaires, en pratiquant une série d'allers et retours méthodologiques entre le monde extérieur et le monde carcéral, non pas pour banaliser ce dernier mais pour tenter de mesurer correctement la force de ses effets propres sur une pratique culturelle déterminée.
- 22 Nous avons mesuré très vite tout ce que pouvait avoir de dérisoire l'héroïsme méthodologique de bien des ethnologues lorsqu'ils prodiguent leurs conseils pour s'aventurer dans des milieux sociaux non familiers au chercheur, et particulièrement les classes populaires, dont le milieu carcéral, soit dit en passant, constitue une forme de quintessence : nous n'avons pu souvent que constater le caractère irréductiblement incontrôlable des situations d'observation, d'autant plus que le sociologue qui entreprend une investigation de l'univers carcéral côtoie à la fois les professionnels de l'observation que sont les surveillants et les détenus qui sont à leur manière des décodeurs de

l'infiniment petit, du presque invisible et de l'à peine chuchoté. Nous avons été quelquefois « promenés » par des détenus : les situations d'entretien ont pu être « retournées ». Nous avons reçu fréquemment des conseils, qui émanaient de détenus aussi bien que de surveillants, pour nous permettre de nous orienter dans un monde dont ils pensaient qu'il nous était irrémédiablement opaque. Les offres de services qui nous étaient faites ont porté à la fois sur le lexique ou l'argot carcéral, sur les relations entre les détenus ou sur l'évaluation de la qualité de tel ou tel surveillant ou de la dangerosité potentielle d'un détenu. Nous avons également été confrontés à des stratégies de bluff ou à des situations clairement parodiques (exemple parmi d'autres : ce cuisinier maghrébin prévenu et récemment incarcéré, visiblement illettré, affirmant avec un sourire entendu qu'il avait appris à lire en prison, et qu'il avait lu plusieurs fois, toujours avec autant de plaisir, un livre intitulé : « Ici, on mange pas tous les jours du caviar »). Nous avons l'habitude de décrire sommairement ce que nous faisons dans la prison : mais il est clair que nous étions le plus souvent identifiés à des enseignants ou à des travailleurs sociaux, comme y encourageait tout naturellement la situation d'entretien « libre » qui conduit, sans contrainte apparente, à parler de soi. Sur le mode de la plaisanterie, quelques détenus mineurs ont pu évoquer une analogie avec la situation de garde à vue. Mais souvent aussi, au fil de la conversation, les détenus pouvaient oublier le contexte de l'interaction, et évoquer, comme si nous avions eu des chances de les connaître, des détenus décédés ou transférés depuis longtemps dans un autre établissement.

- 23 Quand nous parlons d'enquête sous fortes contraintes, nous voulons dire que nous n'étions pas dans la situation de maîtriser de part en part la conduite de l'observation. Les conditions d'accès à la détention étaient évidemment définies par la direction des établissements : elles ont pu varier en fonction des accords passés à l'occasion de chaque intervention nouvelle, mais aussi être modifiées au cours même d'une observation. Nous avons ressenti les multiples situations d'attente (tel détenu que nous avions prévu de voir se trouvait inopinément chez le dentiste ou au parloir) comme une manière indirecte de nous signifier la scansion particulière du temps que l'organisation carcérale instaure : comme les détenus, dont la situation implique qu'ils ont perdu la maîtrise du temps, les sociologues devaient être aussi, jusqu'à un certain point, dépossédés de leur agenda. Loin d'être un obstacle, ce fait a été transformé en atout, puisque, dans le temps de vacance forcée auquel donnent lieu les entretiens manqués, nous pouvions multiplier les observations de la vie carcérale.
- 24 La lettre même de l'appel d'offres inscrivait explicitement cette recherche dans le cadre d'une problématique explicitement finalisée : il s'agissait à la fois d'évaluer les premiers résultats et de recenser les obstacles d'une politique incitatrice. Politique de développement culturel menée dans un cadre particulier et sous des contraintes fortes, la promotion de la lecture en prison excède largement les objectifs traditionnellement associés dans ce type d'action (élargissement des publics, égalisation des conditions d'accès à la culture, constitution ou restauration du lien social) : il s'y ajoute une problématique de la réinsertion et de la recomposition de l'identité des détenus. La lecture en milieu carcéral se trouve ainsi investie de nouvelles fonctions. Au cours de ce travail, nous avons constamment poursuivi deux objectifs en les nouant :
- 25 – Le premier consistait à répondre avec le plus de rigueur et d'honnêteté possible à la question posée par les commanditaires. À la différence de nombreux chercheurs qui, important dans les sciences sociales une définition de l'autonomie créatrice qu'ils ont construite pour rendre compte de l'émergence d'un champ artistique, refusent de

prendre pour argent comptant les impératifs d'une recherche finalisée, nous pensons que la mise en tension entre une demande dont le chercheur ne contrôle pas l'ensemble de la formulation et les exigences propres de la recherche scientifique peut être source de productivité. Les travaux les plus intéressants de l'école de Chicago sont précisément le produit de ce type de tension.

- 26 – Le second visait à contribuer à la discussion en cours dans le domaine des sciences sociales sur les formes de circulation et d'appropriation du livre. Nous n'avons cessé de considérer la lecture en milieu carcéral comme un cas particulier, mais en aucun cas isolable, de la lecture en général, à la précision près que nous intégrons dans cet objet la diversité parfois conflictuelle de ses définitions sociales. Sans méconnaître les choix méthodologiques propres qu'impose le développement d'une stratégie d'enquête dans un univers aussi particulier, nous sommes partis de l'hypothèse selon laquelle l'interrogation sur ces pratiques de lecture, par nature très diversifiées, ne pouvait être féconde que si on la rapportait constamment aux savoirs et aux chantiers de recherche qui caractérisent aujourd'hui ce domaine dans son ensemble, en accordant une attention particulière aux obstacles au développement de la circulation des livres ou aux formes spécifiques de sociabilité qu'elle suscite.
- 27 Au point de départ nous avons formulé un certain nombre de critères de sélection, visant à assurer, sinon la représentativité (chaque prison ayant d'ailleurs sa propre histoire, et sa propre histoire d'une politique de la lecture), du moins la diversité des situations, qu'il s'agisse du type d'établissement (centrale, centre de détention, maison d'arrêt), de leur ancienneté (établissements traditionnels et « prisons 13 000¹⁸ »), de leur taille (d'une soixantaine de détenus à plus de deux mille), de leur implantation géographique (Nord/Midi, zone de grande urbanisation/petite ville au cœur d'un milieu encore nettement rural) et des opérations particulières concernant la lecture qui avaient pu y être menées (interventions d'écrivains, efforts particuliers d'un instituteur, etc.). Six établissements ont alors été sélectionnés par l'administration commanditaire. Au cours de l'enquête, nous avons estimé qu'il était nécessaire de diversifier encore un peu plus les lieux d'intervention, et trois établissements ont été ajoutés à la liste initiale. On constate donc que nous n'avons pu choisir les établissements sur lesquels nous avons travaillé : ceci a limité de fait les possibilités de construction rigoureuse de l'objet, sans que l'enquête soit pour autant dépourvue de toute représentativité.
- 28 Bien qu'il fût impossible d'échantillonner rigoureusement la population de détenus qui a fait l'objet d'entretiens, nous avons veillé à ce que toutes les catégories pénales soient représentées en fonction de leur poids relatif dans l'établissement considéré. L'enquête a porté sur des détenus hommes (sept sites), des détenus femmes (trois sites) et des mineurs (deux sites). Au sein de la population adulte, nous avons cherché à obtenir une répartition des détenus par tranches d'âge qui reflète à peu près le profil démographique de la prison. La population de lecteurs a en outre été construite en fonction de variables pénales (prévenus/condamnés, courtes peines/longues peines, primaires/récidivistes). Il nous était impossible, ces informations n'étant jamais communiquées, de sélectionner les détenus en fonction du type de crime ou de délit. Bien que, dans la plupart des cas, les détenus aient longuement évoqué l'affaire qui les avait conduits en prison, même lorsqu'il s'agissait d'atteinte aux mœurs ou de crimes de sang, nous n'avons pas utilisé ces informations comme élément d'explication du rapport à la lecture. Il va de soi pourtant que la carrière criminelle n'est pas nécessairement sans lien avec la carrière de lecteur.

- 29 Une question importante concernait la répartition des détenus entre forts lecteurs, moyens lecteurs et faibles lecteurs (cette tripartition, discutable en tant que telle, dans la mesure où elle distingue des profils de lecteurs en fonction du nombre de livres supposés lus, et non pas par rapport à des définitions sociales concurrentes de la lecture, est provisoirement commode, pour autant qu'on ne l'enracine pas dans la réalité des pratiques). Il va de soi que le mode de recrutement des détenus qui se prêtaient aux entretiens, largement basé sur une sélection opérée à partir de consignes données au détenu « classé » chargé de la gestion de la bibliothèque¹⁹, tendait à surreprésenter les usagers réguliers du lieu, voire les amis du bibliothécaire. Nous avons essayé d'atténuer ces biais en diversifiant les sources de recrutement des détenus en vue d'augmenter la proportion des faibles lecteurs (en contactant des détenus chez le coiffeur ou au cours d'une période d'attente à la porte d'un parloir, ou en demandant à un surveillant coopératif de nous présenter des détenus dont il pouvait supposer qu'ils lisaient très peu).

L'interprétation sociologique face à la singularité des contextes

- 30 Plus que d'autres mondes sociaux, la prison semble caractérisée par la singularité contextuelle. Il est frappant de constater que les paroles ordinaires qui sont échangées à propos du milieu carcéral (et rien ne distingue sous ce rapport les personnels des détenus) et le discours savant se rejoignent sur un point : il est dit que chaque prison a une histoire propre, que chaque établissement constitue un univers irréductible aux autres. Paradoxalement, l'institution carcérale, qui a fait l'objet de tant d'investissements théoriques à visée généralisante, ne pourrait être saisie que par la description particulière de la vie ordinaire qui s'y mène, et serait par définition rétive à toute procédure de comparaison des contextes. L'historien peut faire à chaque fois la leçon au sociologue ou au philosophe : les nombreuses critiques adressées à l'ouvrage de Michel Foucault, *Surveiller et punir*, portent bien sur la difficulté qu'il y a à produire un modèle théorique des techniques disciplinaires susceptible de rendre compte de la diversité des situations concrètes. C'est notamment le sens des remarques que fait Jacques-Guy Petit à propos de la prison du XIX^e siècle²⁰.
- 31 Poussé à la limite, le constat de la singularité absolue de chaque contexte carcéral rendrait impossible tout discours autre que strictement idiographique sur un moment particulier de la prison. Lors de présentations préliminaires de cette étude auprès de personnes familières du monde carcéral, il nous a été plus d'une fois objecté que si nous avions observé le même établissement quelques semaines après notre passage, nous aurions pu être conduits à faire des constats radicalement opposés. Nous n'ignorons pas (c'est même un des premiers résultats de notre travail) le caractère fragile et non stabilisé des systèmes d'interaction dans lesquels s'inscrit la lecture en milieu carcéral. Nous nous efforçons de montrer l'importance que peuvent avoir les conditions particulières d'accès au livre aussi bien que l'émergence de personnalités susceptibles de modifier, durablement ou non, le cours des choses. Mais il serait évidemment logiquement absurde de conclure du caractère éminemment variable des contextes de lecture à l'enfermement dans une logique monographique. C'est précisément la comparaison ordonnée des contextes qui donne son sens à l'analyse. Il ne s'agit pas de proposer des assertions à visée générale sur ce qu'est la lecture en prison. On ne peut s'en remettre pour autant à

l'intention d'empiler des constats singuliers qui ne formeraient qu'une chronique de voyage à travers les prisons françaises.

- 32 La multiplicité des contextes carcéraux vient ajouter une complication supplémentaire aux difficultés que suscite pour n'importe quelle situation d'observation le caractère polymorphe de la lecture. Notons d'abord les limites de l'observabilité de cette pratique, par définition évanescence : elle semble se jouer des cadres sociaux à travers lesquels les biens culturels sont ordinairement appropriés. Les métaphores du retrait ou de la retraite fréquemment mobilisées pour rendre compte de l'expérience du lecteur sont trompeuses dans la mesure où elles tendent à désocialiser une pratique qui se développe d'abord comme support d'échanges (de paroles, de dons), mais elles indiquent que le lecteur a toujours la capacité de disparaître dans la nature, de ne pas se faire remarquer de l'observateur. On note d'ailleurs que la lecture ne fait pas aussi aisément l'objet de protocoles d'enquête automatisés que d'autres formes culturelles²¹, à la fois parce que le comportement du lecteur ne donne pas aisément prise à une décomposition en gestes ou en unités de signification, et parce qu'il ne paraît pas possible de reconstituer dans un cadre expérimental l'expérience physique de la lecture. Le recours à des entretiens pour mettre au jour des rapports à la lecture conduit presque inévitablement à faire sortir du champ de l'analyse la matérialité de cette expérience. Le cadre de la prison rendait impossible l'observation prolongée de la pratique en dehors de la bibliothèque, au sein de laquelle, en raison des contraintes qui pèsent sur leurs mouvements, les détenus ne font le plus souvent que de brefs séjours. Le détour par la verbalisation que suppose l'entretien éloigne d'autant plus de la réalité matérielle de la pratique qu'on a affaire à des individus non familiers de l'univers de l'écrit – ou non familiers de la manière dont nous traitons l'écrit – et accroît les chances d'être confronté à des discours stéréotypés dont on ne peut rien décider quant au lien qu'ils peuvent entretenir avec une expérience effective.
- 33 Comment tenir le programme qui consiste à mettre l'objet-livre et les pratiques qui s'en saisissent au cœur de l'investigation, ne serait-ce que partiellement ou tentativement ? Il n'était pas toujours possible de mener l'entretien dans un cadre où le détenu pouvait lui-même manipuler des livres : un bon nombre d'entre eux, qui n'étaient pas des usagers réguliers de la bibliothèque, n'auraient pas nécessairement été à l'aise dans un tel contexte. Il était impossible également de passer les entretiens dans le cadre plus familier de la cellule, où nous avons pu à l'occasion observer la présence de livres et de journaux et la manière dont ils étaient disposés. Même lorsqu'il est faiblement directif, l'entretien mobilise inévitablement des éléments de catégorisation (en genres « littéraires », en types de lecture, etc.), lesquels ne sont pas nécessairement perçus par les enquêtés. Un exemple : l'indistinction relative entre le livre et le magazine n'est pas nécessairement un indicateur de faible lecture, comme on le signale souvent. Une détenue (prévenue) de 59 ans, abonnée à France-Loisirs, lectrice régulière et consommatrice occasionnelle de « classiques » de la littérature, commence ainsi la liste de ses livres préférés : « Oui je lis beaucoup, je lis surtout tous les livres d'actualité, c'est-à-dire *Détective*, *Femme actuelle*, j'aime bien tout ce qui parle des histoires vécues. » De même, la distinction entre document et fiction, pour autant que celle-ci se caractérise d'abord par la puissance indiscutable de l'effet de réel qu'elle produit, est rarement pertinente : ainsi le personnage de Jean Valjean est fréquemment rapproché des individus dont Pierre Bellemare narre le destin exceptionnel. Les critères de jugement que nous mobilisons ordinairement pour distinguer la teneur littéraire différentielle des ouvrages sont le plus souvent étrangers aux détenus rencontrés. L'observation conduit d'ailleurs à relativiser

les effets de légitimité qu'on prête d'ordinaire aux dispositifs de canonisation littéraire ou à la constitution de corpus scolaires. Étant donné les caractéristiques sociales dominantes de la population carcérale et sa faible scolarisation, les éléments de sélection généralement associés à la bonne lecture ne sont généralement pas perçus.

- 34 Dans ces conditions, l'expérience d'enquête enveloppe inévitablement une déconstruction des catégories de notre entendement de lecteur. C'est notamment le cas pour l'homologie entre des types de production littéraire et des catégories de consommateurs (les produits classant ici bien plus que les consommateurs ne classent), qui font l'ordinaire des sociologies du goût. Bernard Lahire a eu l'occasion de faire justice des usages incontrôlés de la notion de « roman populaire » : « L'erreur théorique et méthodologique la plus fréquente et la plus fatale à la compréhension sociologique consiste à hypostasier une réalité sociale dans des catégories figées. Dans le cas qui nous intéresse, on trouvera des expressions du type « littérature populaire », « romans populaires »... qui objectivent toute une conception réifiante et, par là, réductrice des logiques sociales²². » Enfin, la situation carcérale, par la suspension du jeu social qu'elle occasionne, permet de saisir dans des conditions d'observation privilégiée la manière dont l'objet-livre est approprié dans sa matérialité ainsi que les formes spécifiques que prend sa circulation dans un univers où il se trouve fortement investi de significations qui se superposent à son pur contenu textuel (c'est aussi, mais comme support, un instrument de communication, de protestation, ou de consommation détournée, dans la mesure où sa forme matérielle peut faire l'objet de multiples réemplois, quelquefois déviants).

NOTES

1. Cette recherche est menée en collaboration avec Huguette Rigot et Fabienne Soldini, en réponse à un appel d'offres conjoint du ministère de la Justice et du ministère de la Culture. L'enquête a été passée entre janvier et juillet 1994. Les principaux résultats de cette enquête sont présentés dans le rapport de recherche *Lire en prison. Une étude sociologique*, mai 1995, multigr.
2. Voir B. Pudal, « Lettrés, illettrés et politique », *Genèses*, 8, 1992, p. 169-181.
3. O. Donnat & D. Cogneau, *Les pratiques culturelles des Français, 1973-1989*, Paris, La Découverte, 1990.
4. A.-M. Chartier, J. Debayle & M.-P. Jachimowicz, « Lectures pratiquées et lectures déclarées : réflexions autour d'une enquête sur les étudiants en IUFM », in E. Fraisse, ed., *Les étudiants et la lecture*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 73-97.
5. *Ibid.*, p. 76.
6. On trouve une bonne illustration de ces approches dans le livre de Michel Peroni, *Histoires de lire*, Paris, Éd. du Centre Pompidou, 1988. L'auteur s'appuie d'ailleurs sur des entretiens menés en milieu carcéral.
7. R. Chartier, *L'ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992.
8. F. de Singly, *Lire à douze ans*, Paris, Nathan, 1991.
9. F. de Singly, *Les jeunes et la lecture*, Paris, Ministère de l'Éducation nationale, 1993.

10. B. Lahire, *La raison des plus faibles*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993 (en particulier le chapitre vi).
  11. J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 335.
  12. La notion d'architecteur a été construite par Michaël Riffaterre pour déterminer la réalité stylistique d'un poème : il s'agit d'un lecteur fictif obtenu par la sommation de toutes les lectures d'un texte (*Essai de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1979).
  13. M. de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, UGE, 1978.
  14. *Ibid.*, p. 288.
  15. *L'Ordre des livres*, p. 13-33.
  16. Voir particulièrement G. Benguigui, A. Chauvenet & M. Orlic, *Le personnel des surveillants de prison*, rapport d'enquête, CEMS, 1992, et P. Combessie, *Quatre prisons dans leur environnement. Étude d'écologie sociale*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VIII, 1994, multigr.
  17. G. Benguigui et al., *op. cit.*, p. 4.
  18. Il s'agit des établissements créés dans le cadre du plan Chalandon qui visait à ouvrir 13 000 places supplémentaires en confiant à des opérateurs privés la gestion hôtelière de la prison, la dimension répressive restant assurée par l'État.
  19. La gestion de la bibliothèque est confiée à un détenu qui reçoit une petite rémunération pour cela. Cette position lui ouvre la possibilité de passer la plus grande partie de son temps hors de la cellule et de multiplier les contacts, tant avec les codétenus qu'avec le personnel et les intervenants extérieurs. On comprend que ce type de poste soit très recherché et qu'il ne soit confié qu'à des détenus dont l'administration soit sûre ou sur lesquels elle puisse s'appuyer. Les détenus-bibliothécaires ne sont pas nécessairement les plus lettrés ou les plus bibliophiles, puisque ce sont des critères de gestion de la population carcérale qui sont les plus importants.
  20. J.-G. Petit, *Ces peines obscures*, Paris, Fayard, 1990.
  21. On pense aux travaux menés par Jean-Claude Passeron, Emmanuel Pedler et Emmanuel Ethis sur la peinture, la musique et l'image animée.
  22. B. Lahire, *op. cit.*, p. 101.
-

RÉSUMÉS

La présentation d'une recherche en cours sur les pratiques de lecture en milieu carcéral est l'occasion de contribuer à la discussion sur les objectifs, les méthodes et les résultats qui caractérisent aujourd'hui la sociologie du lire. En général, les comptes rendus d'enquête sont construits autour d'un double constat : celui de la stratification sociale des usages de l'imprimé et celui de la transformation tendancielle des pratiques au cours du temps. Les procédures de collecte et de traitement de l'information homogénéisent et standardisent les populations de lecteurs aussi bien que les pratiques de lecture. Le travail sociologique en milieu carcéral illustre les limites des procédures standardisées de collecte des données, en même temps qu'il offre la possibilité de mettre en œuvre des stratégies d'enquête qui respectent mieux la spécificité de l'objet. Les contraintes de l'observation font l'objet d'une analyse minutieuse (conditions d'accès à l'information, difficultés d'interprétation que suscite l'extrême singularité des contextes carcéraux, etc.). La situation d'incarcération, par la suspension du jeu social qu'elle occasionne, permet de saisir la manière dont l'objet-livre est approprié dans sa matérialité ainsi que les

formes spécifiques que prend sa circulation dans un univers où il se trouve fortement investi de significations qui se superposent à son pur contenu textuel et où il peut faire l'objet de multiples réemplois, quelquefois déviants.

Presentation of research in progress on the practices of reading in a prison environment is an occasion to discuss the objectives, methods and results which characterise the sociology of reading today. Generally, reports of an inquiry are built round a twofold statement ; that of the social stratification of the uses of the published work and that of the tendency of transformation of practices with the passage of time. Processes of collection and treatment of information uniformize and standardize the reading public as much as the practices of reading. Sociological work in a prison environment reveals the limits of standardized procedures of the collection of data ; at the same time it offers the possibility of developing strategies of inquiry better suited to the specificity of the object. Constraints of observation form the object of detailed analysis, whether it concerns conditions of access to information, or difficulties of interpretation raised by the extreme singularity of prison contexts. The situation of imprisonment with its consequential suspension of social rules permits the recognition of the manner in which the book-object is appropriated in its materiality. It also permits an understanding of the particular forms taken by the book's circulation in a universe where it finds itself heavily charged with meanings added to its pure textual content and where it can be reemployed in different, sometimes deviant ways.